

Qui a laissé un souvenir ?



**La Gazette de la Résidence
Autonomie Basilique**

*Réalisation: Jessica Servières
et Sébastien Radouan*



« Une histoire qui se veut créative et souhaite envisager un futur possible (...), devrait selon moi ouvrir de nouvelles possibilités en exhumant ces épisodes du passé laissés dans l'ombre et au cours desquels, même si ce fût trop brièvement, les individus ont su faire preuve de leur capacité à résister, à s'unir et parfois même à l'emporter. »

Howard Zinn, *Une Histoire populaire des États-Unis*, éditions Agone, 2005

Éditorial

Sébastien Radouan : En avril 2021, la FSGT 93 et le département de la Seine-Saint-Denis nous proposaient de construire une intervention dans la Résidence Autonomie Basilique à Saint-Denis. Les périodes de confinement avaient isolé les résidents et ils souhaitaient recréer des liens avec l'extérieur.

Jessica Servières : Nous étions invités à construire une proposition croisée, à partir de nos deux approches, l'une artistique et l'autre historique. Moi, Jessica Servières, photographe et réalisatrice membre de l'association PÉRISCOPE et Sébastien Radouan, historien de l'architecture, membre de l'association l'AMuLoP. Nous n'avions jamais travaillé ensemble.

Ce qui nous relie

JS : Au sein de l'association PÉRISCOPE, je développe des projets artistiques qui interrogent les représentations de la ville et ses marges, avec un fort attachement pour les quartiers populaires qui concentrent la complexité de notre société contemporaine.

SR : Avec l'AMuLoP, nous menons des recherches sur l'histoire de la banlieue et de ses habitants. Nous nous attachons à déconstruire les représentations sur les quartiers

populaires en replaçant les principaux intéressés au centre de notre propos.

JS : Quand on s'est rencontré, nous avons évoqué plusieurs possibilités. À cette époque, j'avais envie de travailler sur les légendes urbaines, la question de la rumeur. C'était ma proposition de départ, une trame sur laquelle nous avons commencé à construire une réflexion.

SR : J'ai fait ma thèse de doctorat sur la rénovation du centre-ville de Saint-Denis aux abords de la basilique. Mon travail rend compte des politiques d'aménagement ayant conduit à la démolition du « vieux Saint-Denis » et la construction d'un nouveau quartier, avec l'ouverture en 1982 du foyer de personnes âgées dénommé depuis Résidence Autonomie Basilique. J'ai tout de suite vu ce projet comme une opportunité de travailler avec les gens ayant vécu ou connu le « vieux Saint-Denis ».

Comment on a envisagé le projet

JS : On s'est rejoint sur l'idée de faire parler des lieux, des espaces qui cristallisent des souvenirs, qui marque une époque de vie. Les transformations urbaines font souvent

tabula rasa du passé. Aussi, avec eux, dans cette ville populaire et cosmopolite de banlieue parisienne, j'avais envie qu'en se promenant dans le labyrinthe du passé, on pose quelques balises de leurs histoires personnelles.

SR : La mémoire des lieux disparus était un enjeu pour moi. Les personnes âgées sont des témoins de l'histoire. Ils portent en eux un vécu. C'est une pièce du puzzle, aussi anecdotiques soient leurs souvenirs. La démarche se veut contributive et proactive pour les résidents.

Comment il a évolué en fonction des résidents ?

JS : Lorsque l'on a commencé les ateliers, on a été confronté au fait que certains des résidents ne connaissaient pas Saint-Denis. À cela, se sont rajoutées d'importantes difficultés de motricité pour la plupart des participants. Difficile de réaliser les balades et les sorties photos prévues.

J'ai alors proposé des séances de studio photo. On a travaillé le portrait, en cherchant à incarner par le mouvement ces moments de vie, de travail, d'engagement qui avaient été évoqués.

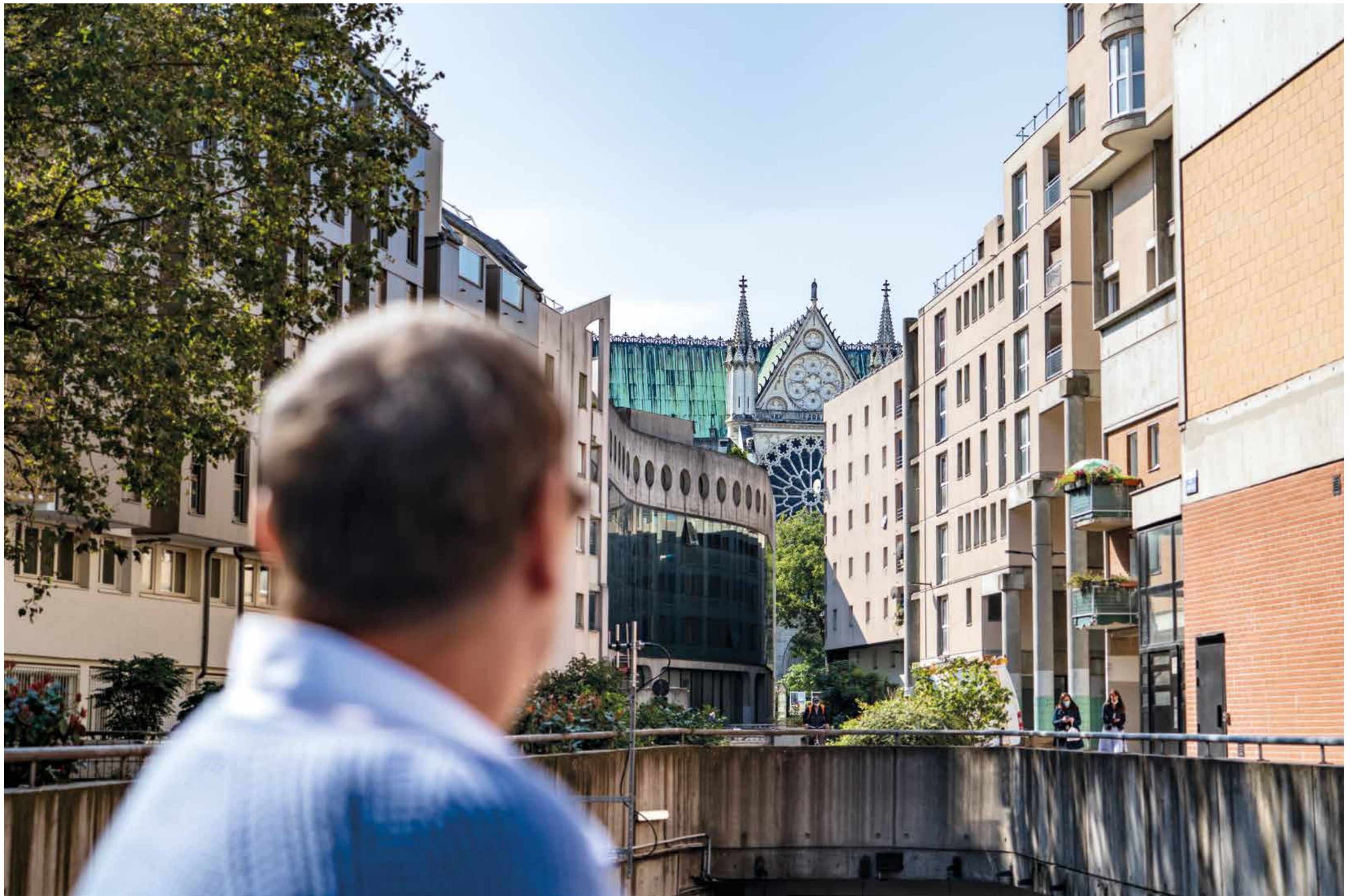
En complément des images d'archives amenées par Sébastien, nous avons fait des recherches sur internet, pour retrouver ces lieux, que je suis ensuite allée photographier pour, ou, avec eux.

SR : Le projet est au final plus personnel pour les résidents. Ils nous ont fait part des lieux qui ont marqué leur vie, à Saint-Denis ou ailleurs.

Qu'est ce qui nous a marqué ?

JS : Ce fût un voyage haut en couleur. Malgré la fatigue des corps, des esprits vifs nous ont emmené en voyage. Nous avons traversé des luttes, des révoltes, connu des exils politiques, économiques, l'oppression des colonisateurs, mais aussi la solidarité, la résilience, la quête infinie du beau, l'espoir. Au fil d'une balade s'écrit la riche et tumultueuse histoire des banlieues. Ici, nous avons figé et remis en perspective quelques instantanés d'un grand Paris méconnu où cohabitent des histoires singulières. Je souhaite que la « mégalo » pole considère et respecte, dans ses projets, ce patrimoine matériel et immatériel qui sédimente la mémoire collective des quartiers populaires.

SR : L'esprit de résistance ; l'envie de vivre qui, au fond, s'exprime sous bien des formes.



Angèle

Ouvrière chez Christofle

Entrée chez Christofle en 1972, Angèle ne quittera la manufacture de couverts et d'orfèvrerie de Saint-Denis qu'après son départ en pré-retraite en 1996.

La manufacture Christofle

Affectée à l'atelier polissage, Angèle était en bout de chaîne de fabrication des ménagères (fourchettes, couteaux, cuillères...) et autres ustensiles (plateaux, théières, louches...) qui ont fait la réputation de la maison jusqu'à sa fermeture en 2007.

Les pièces étaient façonnées dans les ateliers fonderie, trempées dans des bains d'argent et gravées, avant d'être envoyées au polissage. Debout ou assise devant son touret, Angèle polissait, au rythme du

chronomètre, les pièces qui arrivaient par séries. Elle débitait, par exemple, jusqu'à 120 ronds de serviette en une heure ou 16 théières en deux heures. Les employés faisaient valoir pour eux-mêmes ou leur entourage les réductions que l'entreprise accordait sur le prix des ménagères. Il arrivait parfois que certains dissimulent dans leurs habits quelques ustensiles, au risque d'être découverts lors de la fouille du gardien à la sortie de l'usine, ou encore que les ouvriers de l'atelier fonderie fabriquent discrètement, «à la perruque», de petits objets décoratifs pour les offrir à leurs camarades, comme ce petit dauphin sautant devant un corail qu'Angèle conserve toujours avec elle.

L'action syndicale

Dans cette usine, où le nombre d'employés a été divisé par trois entre l'arrivée d'Angèle et son départ, elle se souvient de la bonne camaraderie dans les ateliers.

Tourets de polissage, usine Christofle, années 1960.



Angèle avec le délégué syndical, M.Diara, lors d'une grève du personnel devant la porte de l'usine Christofle.

Cela compensait un peu la fatigue, conséquence de gestes répétitifs et cadencés qui n'empêchaient pas les accidents, ainsi que l'aspect salissant du polissage qui impliquait l'utilisation de gants, de blouses et de masques.

Des réunions syndicales se tenaient tous les mois. Elles permettaient de «faire le point» avec les chefs d'atelier sur les conditions de travail.

Avec le syndicat CGT, plusieurs grèves se sont tenues devant l'entrée de l'usine pour réclamer l'utilisation de produits moins nocifs ou pour obtenir une augmentation de salaire. Angèle croise encore d'anciens camarades de lutte aujourd'hui au marché de Saint-Denis.



Magasin destiné aux pièces prêtes à partir à la vente, 2021.



Ursula

L'apprentissage de la liberté à Saint-Denis



Ursula est originaire d'Andalousie. Elle arrive à Paris à la fin des années 1950 pour travailler comme bonne à tout faire dans une famille bourgeoise. Elle habite un hôtel meublé dans le quartier de la Goutte-d'Or avec son mari, originaire de Yougoslavie. Confrontée à la violence que la guerre d'Algérie provoque dans le quartier, elle s'installe à Saint-Denis en 1963. Elle y a « appris la liberté », dit-elle, en rejoignant le parti communiste espagnol clandestin.

L'internationale du 8, rue de la Charronnerie

Ursula habite jusqu'en 1974 au 8, rue de la Charronnerie, à Saint-Denis. Son logement est situé au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble, dans une grande cour où se trouvent les toilettes et le seul point d'eau pour les locataires qui sont alors « presque tous des étrangers » : Tchèques, Polonais, Algériens, Portugais, Russes... Personne ne pouvait s'accuser, comme le dit Ursula, « de venir manger le pain des Français ». « Vraiment, on était unis » précise-t-elle. Lorsque l'immeuble est raccordé à l'eau courante en 1965, les locataires s'organisent, à leurs frais, pour faire une fête dans la cour. « Mes années préférées, ce sont celles qui étaient les moins confortables, mais celles où j'ai été heureuse », conclut-elle.

Le parti communiste clandestin espagnol

C'est lors d'une fête espagnole organisée dans la salle communale Gérard-Philipe, avant qu'elle ne devienne un théâtre, qu'Ursula est entrée en contact pour la première fois avec un membre du parti communiste clandestin. Il lui offre le journal du parti, *Mundo Obrero*, dont la lecture la convainc d'adhérer. « On m'avait inculqué l'Église, les prêtres, l'obéissance », explique-t-elle. « À partir de ce moment-là, je suis devenue rouge. » Elle vend elle-même le journal tous les dimanches à la sortie de la messe du Hogar de la Plaine-Saint-Denis, dans le quartier de « La Petite Espagne ». Jamais elle ne franchit la grille d'entrée de ce lieu cultuel et culturel qui dépend de l'État espagnol. Elle garde notamment le souvenir d'un homme « bien mis », franquiste sans aucun doute, qui déchira le *Mundo Obrero* qu'il venait d'acheter à son petit garçon.

Le parti collecte de l'argent pour aider les prisonniers en Espagne, les réfugiés mais aussi les migrants qui travaillent pour une saison dans les champs de betterave du nord de la France. Il mène également une action de propagande en informant des exactions du franquisme en Espagne. La plupart de ses membres sont syndiqués à la CGT. Ursula milite ainsi pendant les années qu'elle passe en tant qu'ouvrière à l'usine Citroën d'Asnières, où des « espions franquistes », dit-elle, se trouvent eux aussi parmi le personnel. Elle se rappelle une lutte victorieuse pour l'installation de lavabos dans les ateliers les plus pénibles, ceux où sont affectés les travailleurs immigrés.

Les camarades de Saint-Denis

Surnommée « la olla roja », « la marmite rouge », la ville de Saint-Denis est alors le cœur du parti communiste espagnol. Tous les quinze jours se tiennent des réunions clandestines dans les salles que la municipalité communiste de Saint-Denis met à la disposition des militants. Le maire, Auguste Gillot, « nous a aidé énormément », explique



Inauguration de la rue Cristino-Garcia par l'ancien maire de Saint-Denis Auguste Gillot, 1946.



Le Hogar espagnol, quartier de la Petite Espagne, La Plaine-Saint-Denis, 1977.

Ursula. « C'était un vrai père pour nous. » Les militants du Parti communiste français de Saint-Denis participent aux manifestations que leurs camarades espagnols organisent contre Franco. Ils leur permettent aussi de tenir un stand chaque année à la fête de L'Humanité.

« Saint-Denis, c'est un professeur », dit joliment Ursula : cette ville « m'a donné les bases principales de la liberté, la connaissance de ce qu'est la vie, de ce qu'est l'être humain ».



Dernier numéro de *Mundo Obrero*, Ursula est toujours abonnée.

Myriam

Saint-Denis, l'histoire en façades

Myriam découvre Saint-Denis durant les événements de Mai 1968, avant de s'y installer en 1981. Cette enseignante à la retraite est aujourd'hui toujours captivée par la ville et son architecture.



Porte au 5 bis, rue des Moulins-Gémeaux, 2009. « La couleur ça t'accroche, ça t'attrape, la couleur c'est la vie. »



Vue sur l'hôtel de ville, 17, bd de la Commune-de-Paris, 1981. « Premier regard à travers la brume. J'étais amoureuse de cette vue. Je surveillais les travaux de construction de la ZAC Basilique. »

Vue sur la ville

Myriam s'installe en 1981 dans un immeuble à l'orée du cœur historique de Saint-Denis. Ses fenêtres donnent directement sur les terrains vagues et chantiers en cours aux abords de la basilique. Ce qu'elle voit chaque matin en ouvrant ses rideaux, c'est la disparition d'un monde. Ici, l'enseigne du coq chantant en façade d'un des nombreux hôtels meublés du centre historique. Plus loin, l'hôtel de ville des premières années de la III^e République, qu'elle photographie dans la brume matinale. « Voir des choses construites a toujours été un vrai plaisir », dit Myriam, elle qui est née à Paris dans un immeuble menaçant de tomber en ruines.

La vie des immeubles

Au gré de ses balades, elle lève les yeux et capture avec son appareil photo les façades



Chantier de la ZAC Basilique, centre-ville en cours de démolition, fin des années 1970.

anciennes, qui témoignent de « l'histoire du peuple de Saint-Denis ». Son regard s'arrête notamment sur les belles maisons abandonnées et les immeubles bourgeois, aujourd'hui occupés en rez-de-chaussée par des épiceries et magasins bon marché.

« L'ornement est un plus », explique Myriam, « c'est évidemment ce qui accroche mon œil ». Elle y perçoit l'expression d'un commanditaire, qu'elle veut comprendre, ou tout au moins imaginer. « Amoureuse de l'Art nouveau », Myriam apprécie par exemple la courbe de l'entrée d'un immeuble. « C'est un saut pour moi. Il n'y a pas d'enfermement ». Elle en retient également la couleur chaude de la brique et l'utilisation par touches de la céramique. « La couleur, c'est la vie. J'ai toujours des couleurs sur moi ». Myriam est également attentive aux bas-reliefs des portes cochères. Elle est attirée par ce paon

déployant son plumage pour dominer l'encadrement. L'ornement est pour elle « l'élément vivant de l'immeuble ».



Façade d'immeuble remarquable, 19, place Jean-Jaurès, Saint-Denis.

C'est un Saint-Denis disparu qu'elle évoque, et pourtant, un Saint-Denis dont les traces persistent pour celui ou celle qui prend le temps de les déceler dans les anfractuosités de la modernité. « Regarder en l'air empêche de vieillir », nous confie-t-elle.



Joseph

La cathédrale de Port-au-Prince, huitième merveille du monde

Joseph Cherry est né en 1953 dans une banlieue de Port-au-Prince, en Haïti... Il arrive en France en 1975, sous la dictature des Duvalier. Il chérit le souvenir de la cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption qui dominait toute la capitale jusqu'à sa destruction dans le terrible séisme de 2010.

L'éducation des prêtres

Joseph Cherry est scolarisé au lycée Alexandre-Pétion de Port-au-Prince qui est situé derrière la cathédrale. Entre 13 et 17 ans, il effectue presque chaque jour le trajet depuis Léogâne, à une trentaine de kilomètres, en «tap-tap», la camionnette bariolée caractéristique d'Haïti.

La cathédrale, Joseph la voit tous les jours depuis sa salle de classe, et la fréquente deux fois par semaine: le mercredi, pour les cours de catéchisme où l'on détaille les très belles fresques polychromes qui ornent les murs intérieurs, et le dimanche pour la messe, où Joseph officie comme enfant de chœur. Les prêtres, qui sont majoritairement des Blancs, sont sévères et infligent des punitions corporelles aux enfants, coups de règles et coups de fouets pleuvent sur ceux qui enfreignent le règlement.

L'initiation à la franc-maçonnerie

Joseph est l'aîné d'une fratrie de neuf enfants. Afin de réduire les frais de scolarité de sa famille, il doit quitter son lycée de Port-au-Prince à l'âge de 17 ans pour retourner à l'école laïque de Léogâne. C'est là que, loin des moralisateurs en soutanes, il entend les Francs-maçons haïtiens vouer les prêtres aux gémonies: ce ne sont rien de moins, disent-ils, que des «satans». Face à l'Église, la franc-maçonnerie est une autre institution forte en Haïti, et Joseph y commence tout juste son initiation lorsqu'il quitte son île natale.

Fresques intérieures, cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption de Port-au-Prince, Haïti.

La cathédrale, une «merveille du monde»

D'après une légende que Joseph nous raconte, la cathédrale de Port-au-Prince, consacrée en 1914, aurait été édifée sur un gigantesque gisement de pétrole. C'était une «merveille du monde» dit-il, tout comme la basilique de Saint-Denis, qu'il a visitée et dans laquelle il est allé prier. Ce qui rend plus douloureux encore l'effroyable séisme de 2010, qui a dévasté l'édifice. Aujourd'hui, les habitants de Port-au-Prince comme ceux de Paris sont toujours dans l'attente de la reconstruction de leur cathédrale Notre-Dame. Le récent cyclone Ida n'a évidemment rien arrangé, et les fonds manquent pour relever cette splendeur passée. Au moins, dans la mémoire de Joseph, l'édifice est toujours debout.



Cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption de Port-au-Prince, Haïti.



Luisa

La ficeleuse de rêves

Photographies et superpositions extraites du diaporama «Luisa et sa ville».

À l'âge de 37 ans, Luisa quitte le Portugal avec ses enfants. Elle rejoint son mari à Aubervilliers. «J'ai habité une baraque» pendant deux ou trois ans, précise-t-elle. Elle vit dans un appartement à Saint-Denis, du côté de la porte de Paris, avant de rejoindre la Résidence Autonomie Basilique au début des années 2000.

Rêve de propriété

Luisa n'est pratiquement jamais retournée au Portugal. Pour cela, elle aurait voulu posséder en France sa propre maison et sa propre voiture.

À son arrivée, Luisa travaille comme cuisinière dans un hôtel-restaurant à Saint-Denis. Ses compétences culinaires sont immédiatement appréciées, mais le patron ne lui propose pas suffisamment d'heures pour un salaire complet. C'est pour cette raison qu'elle trouve ensuite une place dans une conserverie d'Aubervilliers, où pratiquement tous les ouvriers sont, comme elle, des immigrants portugais. «C'est comme si je vivais au Portugal», se souvient Luisa ; «c'est pour cela que j'ai eu du mal à apprendre le français». Actionnant toute la journée une machine à façonner des saucisses, Luisa est ce qu'on appelle une «ficeleuse».

En retraite anticipée à l'âge de 55 ans, Luisa rassemble ses économies pour acheter avec son mari un petit appartement à Aubervilliers. Cependant, à cause de problèmes juridiques liés à l'acte de propriété, elle doit s'en séparer au bout de cinq ans. «Cela a été terrible de perdre cette maison». C'est son fils qui lui a ensuite racheté un appartement à Saint-Denis.

Pratique artistique

Avant même d'emménager dans la Résidence Autonomie Basilique, Luisa développe une pratique artistique faite de photographies, de dessins et de collages. Elle a exposé ce travail grâce à sa rencontre avec Herbert, membre de l'association les Petits frères des pauvres, également amateur d'art et de photographie. «Comme je ne sais pas lire et écrire, ce tableau sera une lettre», annonce-t-elle.



Bidonville du Franc-Moisin à Saint-Denis, celui de l'immigration portugaise, 1968. «Quand je suis arrivée en France, j'ai vécu dans une baraque quelque temps. Il y avait des rats et de l'eau partout. C'était terrible.»

Herbert Ejzenberg, bénévole des Petits Frères des Pauvres

« Luisa a toujours rêvé d'être une artiste, mais la vie ne lui en pas laissé la possibilité.
Sans éducation, déjà âgée, elle a ressenti le besoin de faire des collages sans même savoir vraiment ce à quoi ils correspondaient.
Un travail psychologique lui a permis de mieux comprendre ce que ses tableaux représentaient, de mieux se comprendre.
Parallèlement, grâce à notre rencontre, elle a pu se familiariser à la pratique photographique et nous avons monté avec elle plusieurs expositions de son travail. »

Luisa de Souza, artiste à Saint-Denis

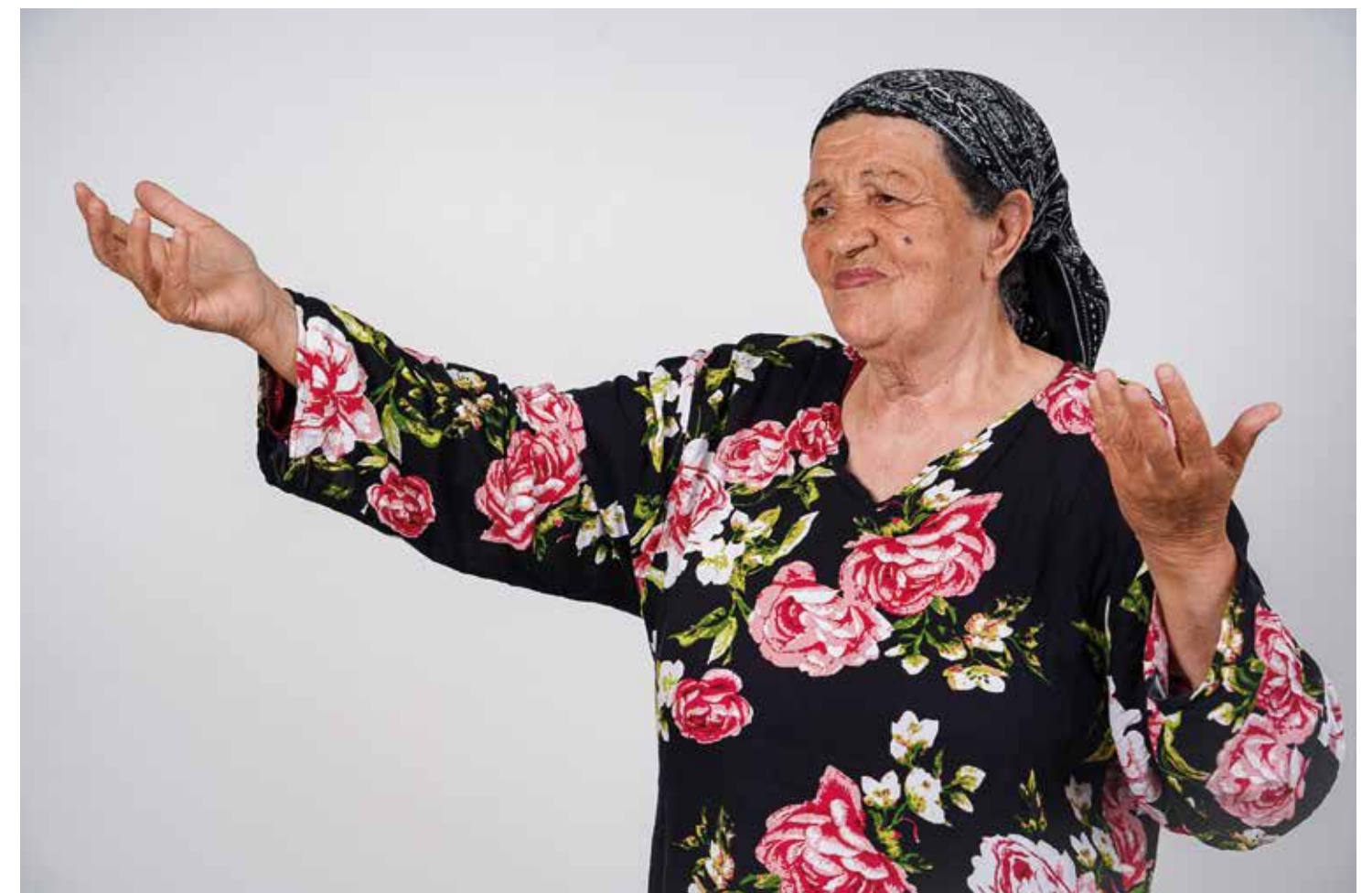
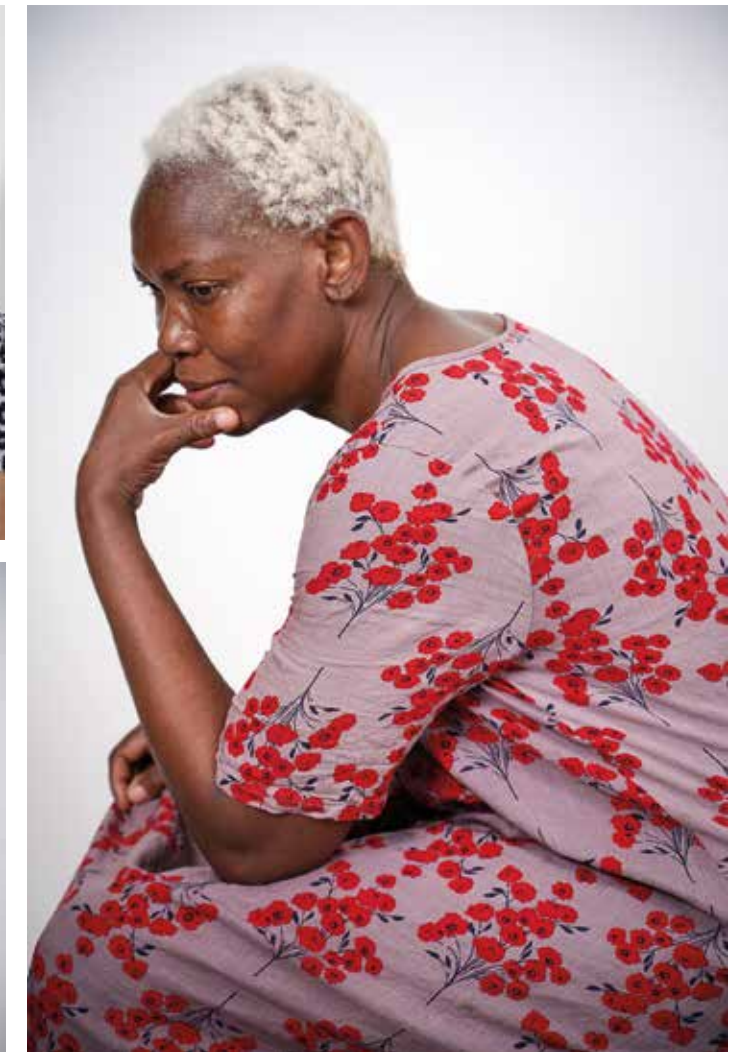


Exposition tableaux et collages
Vernissage mercredi 22 janvier à 15 heures
Résidence Basilique

Affiche de l'exposition de Luisa de Souza.



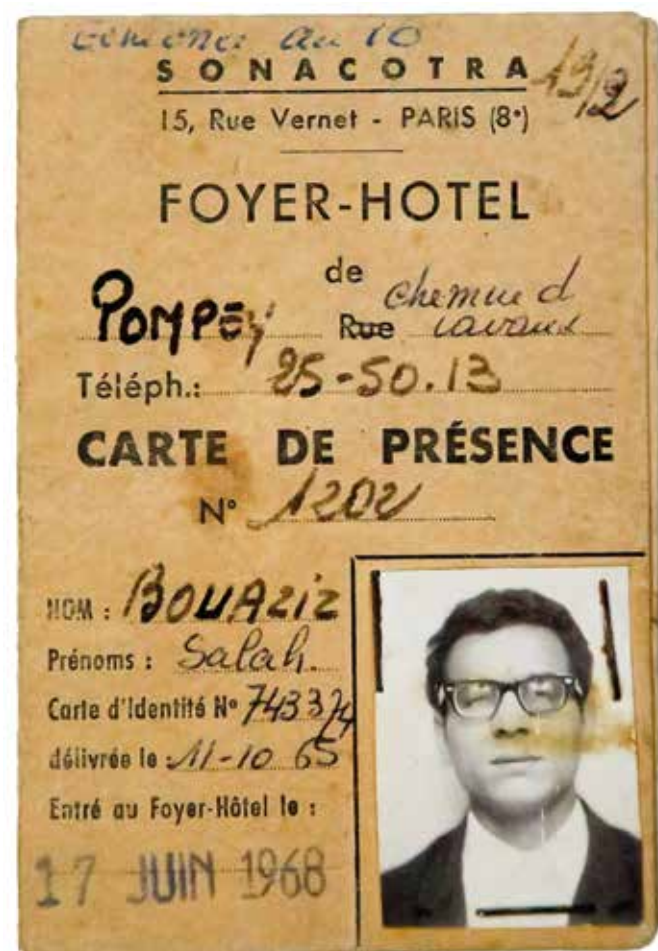
Extrait du studio photo avec les résidents de la Résidence Autonomie Basilique.
Direction artistique : Luisa de Souza.



Salah

Un long retour

Né en 1946 à Bouira en Algérie, Salah Bouaziz arrive en France en 1968 où il travaille pendant cinq ans comme ouvrier spécialisé dans plusieurs entreprises. Son départ en vacances en Algérie en 1973 le contraint à ne plus pouvoir revenir pour des raisons administratives limitant l'accès des Algériens au territoire français. Salah a une mémoire très précise des adresses où il a vécu et travaillé de l'âge de 22 à 27 ans.



Ouvrier en France

En 1968, il rejoint son frère qui habite 7, rue du Port à Aubervilliers et commence par travailler 28 jours dans l'usine de peinture François Ducoup à Stains. Il rejoint ensuite son oncle pendant dix mois dans l'est de la France où il occupe une chambre dans le foyer SONACOTRA de Pompey (près de Nancy) et travaille dans l'entreprise de matériel de construction Champigneulle.

Piquet de grève avec occupation d'usine

De retour à Aubervilliers en 1970, il travaille en équipe de nuit, un an et demi, dans l'usine de « fabrication de sucre » Lebaudy, 145, avenue de Flandre, dans le 19^e arrondissement de Paris où il rejoint le syndicat CGT avec lequel il organise en tant que délégué un piquet de grève avec occupation de l'usine pour obtenir une augmentation des salaires et de meilleures conditions de travail. En grève, les ouvriers gardent l'usine jour et nuit afin d'éviter que des personnes extérieures ne rentrent et détruisent l'outil de travail, que « le patron » pourrait leur faire payer.

M. Bouaziz a beaucoup déménagé et conservé précieusement les documents attestant de ses lieux de résidence et de travail en France.



Lutte syndicale au long cours

En 1971, il obtient une place dans l'entreprise Wonder de Saint-Ouen. Affecté à l'atelier de fabrication des « grosses piles rondes », Salah travaille sur la chaîne de production, qui comprend l'assemblage et l'emballage des piles. L'assemblage implique la manipulation de produits dangereux comme l'acide. Il adhère de nouveau au syndicat CGT où il mène une action au long cours pour obtenir du « patron » la revalorisation des salaires et « l'amélioration des conditions de travail », sans que cela n'aboutisse. « On n'a rien obtenu » conclut-il. Durant cette période, qui s'achève en 1973, Salah vit à Saint-Ouen au 122, rue des Rosiers, dans un café-hôtel, qui s'appelle « L'Époque », et

M. Bouaziz a été délégué syndical lorsqu'il travaillait à l'usine Wonder. « Il y a eu beaucoup de piquet de grève pour obtenir de meilleures conditions de travail. »

fréquente la maison des jeunes, rue Ambroise-Croizat, dont il apprécie « l'ambiance ».

Depuis son retour en France en 2017 et son installation dans la Résidence Autonomie Basilique, il est revenu, lors de promenades et en recherchant des photographies sur internet, sur les traces de son histoire française, interrompue en 1973.





Jeannine

Le goût des autres



Jeannine est une dionysienne de toujours. Née en 1930 rue Charles-Michels, l'ancienne rue des Poissonniers, elle vit dans le centre-ville de Saint-Denis, avant

d'obtenir un logement HLM dans la cité de la Saussaie. Miraculée d'un bombardement à Turin en 1942, Jeannine a développé un appétit pour la vie et le goût des autres.

Fidèle à ses origines

Jeannine est originaire du Piémont, dans le nord-ouest de l'Italie. Ses parents s'installent à Saint-Denis au début des années 1920, dans un logement de l'immeuble Coignet. C'est là qu'elle naît et c'est aussi là que, deux décennies plus tard, elle accouche de sa fille. Bien que François Coignet ait fait construire cet immeuble pour ses ouvriers, les parents de Jeannine n'ont jamais travaillé dans son usine de colle située à proximité. Son père est



Immeuble Coignet, 2009.

maçon dans l'usine Floquet qui fabrique, au nord de Saint-Denis, des peaux de chamois pour lustrer les automobiles. Elle y range elle-même les peaux pendant deux ans. Mais Jeannine, qui est titulaire d'un CAP couture, aspire à travailler à Paris. Elle devient finalement vendeuse : dans les magasins La Belle Jardinière jusqu'en 1969, puis au Bon Marché, avant de finir sa carrière à la Samaritaine.



Immeuble Coignet réhabilité en 2015.

Grâce à ce métier, où l'employé est toujours bien mis, elle rencontre des « vedettes » comme Jean Gabin. Jeannine ne ressent jamais le besoin de se syndiquer, elle « ne s'occupait pas de politique ». Fidèle à ses origines, elle a néanmoins « toujours été pour l'ouvrier », précise-t-elle. Elle est restée convaincue par les communistes de Saint-Denis, proches des travailleurs et disponibles lorsqu'on avait besoin d'aide.

En mai 1968, elle fait la quête rue de Rivoli où est installé le magasin La Belle Jardinière, pour alimenter la caisse de grève des employées les plus affectées par la situation, bien souvent des femmes seules avec enfants.

Des vies de quartier

Jeannine conserve de merveilleux souvenirs de sa vie rue Charles Michels, puis cité de la Saussaie.

L'immeuble Coignet, qui est au milieu des usines, vit alors au rythme des entrées et sorties des ouvriers. « Un quartier très vivant », nous dit Jeannine, qui aime toujours quand « cela remue ». Plus de 200 personnes vivent dans l'immeuble Coignet. « C'était magnifique », se souvient-elle. « Tout le monde se connaissait. Tout le monde était gentil. »



Centre de santé, rue Charles-Michels, fin 1970.



La Belle Jardinière et la Samaritaine, Paris, années 60.

Sur cour, son logement est étroit pour une famille mais confortable, équipé notamment de toilettes privatives. Le rez-de-chaussée, sur la rue, est occupé par un grand café-restaurant, très animé le midi et le soir. Le patron acceptait parfois de faire standard téléphonique pour les habitants de la cour qui avaient un accès direct au café depuis la cour.

Jeannine vit ensuite pendant 38 ans dans le bâtiment situé au 1, rue de la Saussaie. De son logement du sixième étage, on aperçoit au loin la basilique. À quelques encâblures de l'immeuble se trouve le parc de La Courneuve, où se tient la fête de *L'Humanité* à partir des années 1980. Un beau logement, confortable et lumineux, avec une gardienne « formidable », selon Jeannine. Il y règne une grande solidarité entre les voisins, qui l'aident en particulier à surmonter le décès de son mari survenu en l'an 2000. « Les gens étaient d'une gentillesse » se souvient Jeannine. « Ils m'ont donné la main pour déménager » dans le centre-ville. « J'aime parler, j'aime rire, j'aime la sympathie. » Cette passion des autres, Jeannine la cultive depuis toujours à Saint-Denis.

Chantal



Une enfance parisienne

Chantal est arrivée il y a deux ans à Saint-Denis. Elle ne connaît pas la ville. Née rue du Faubourg-Saint-Jacques à Paris, elle y revient après la disparition de son mari, avant de s'installer à Aulnay-sous-Bois.

Un faubourg de Paris

L'hôpital Cochin rythme la vie du faubourg. Son père y travaillait comme aide-soignant. Elle y a aussi travaillé quelque temps.

Chantal habitait avec ses parents dans un immeuble ancien en face de l'entrée de l'hôpital, 27, rue du Faubourg-Saint-Jacques. Le logement comprenait une cuisine-séjour et deux chambres. Il n'y avait pas de salle de

bain et les toilettes étaient sur le palier. Elle a également travaillé un an dans le café-restaurant au pied de l'immeuble, côté rue. Ce restaurant tournait à plein le midi grâce au personnel de l'hôpital.

Les courses se faisaient rue Daguerre, du côté de Denfert-Rochereau. Comme le dit Chantal : « C'est animé la rue Daguerre ». Il y a dans cette rue piétonne, illuminée durant



29, rue Saint-Jacques Paris 14^e, 2021. « C'est là où je suis née, où j'ai passé mon enfance, où j'ai commencé à travailler. »



Petits bateaux à voile, bassin du jardin du Luxembourg, 2021. « Le Luxembourg, c'était la promenade du dimanche en famille. »

les fêtes, tous les commerces : le charcutier, la boucherie... Sa mère préparait de bons repas pour Noël : des plats de gibier, biche et sanglier, avec sauces au vin. Son premier souvenir est un jour de Noël : le sapin avait pris feu ; elle fait ses premiers pas pour décamper. « C'est là que j'ai appris à marcher » précise-t-elle. Chantal s'est fait tatouer une rose en souvenir de sa maman. Celle-ci a accouché de Chantal en 1955 dans la maternité Baudelocque, tout près du cloître de Port-Royal. Avec ses galeries et son jardin fleuri, le cloître est un « coin calme » et « reposant ». Chantal aimait l'utiliser comme raccourci dans le quartier.

Le jardin du Luxembourg

Un des hauts lieux de son enfance est le jardin du Luxembourg, non loin. C'était la sortie familiale du dimanche ; un moment de détente malgré la foule. Les fameuses chaises vert olive étaient alors louées par les chaisières du jardin. Chantale était gâtée,

surtout par son père : elle faisait de la balançoire, poussait un petit navire dans le bassin central, mangeait les glaces à l'italienne dont elle raffolait. Elle a aussi en souvenir des spectacles de guignol, dans le petit théâtre en plein air, et les promenades dans l'orangerie entre les arbres exotiques.



« Tatouage en hommage à ma mère décédée en 2019. »

FSGT 93

Les parcours Autonomie, Culture et Sport, forment un dispositif piloté par le Département de la Seine-Saint-Denis, financé par la Conférence des Financeurs, de la Prévention de la Perte d’Autonomie du Département de la Seine-Saint-Denis et mis en œuvre par la FSGT 93. Ces projets uniques, co-construits entre les différents acteurs et répondant à des besoins spécifiques, s’adressent aux résident.e.s des EHPAD et résidences

autonomies du territoire de la Seine-Saint-Denis. Ils ont pour objectif d’offrir des temps de rencontres et de partage sous diverses formes permettant de recréer du lien social et d’améliorer la condition physique des personnes âgées en les impliquant au sein d’une expérience singulière capable de participer à la lutte contre l’isolement et favorisant leur autonomie tout en se basant sur le plaisir et le loisir.

Participants

BOUAZIZ Salah
CHERY Joseph
CHEVAUCHERIE Myriam
DE SOUZA Luisa
KERSUZAN Angèle
MEDVEDIC Ursula
SAN NICOLAS Jeannine

Équipe

Photographies, entretiens, recherches documentaires Jessica Servières - PÉRISCOPE
Studio photo, directrice artistique Luisa de Souza

Entretiens, recherches documentaires et rédaction Sébastien Radouan, Cédric David - AMuLoP
Avec la contribution de l’école d’audiovisuel sup de sub, campus J-P Curnier de Seine-Saint-Denis
Graphisme Julie Gallet, Sébastien Lumineau
Impression Fabouest
Relectures et corrections Anna Villedieu, Fabrice Langrognet, Gaïd Andro, Cécilia Cardon - AMuLoP

Sommaire

Éditorial 2

Angèle | Ouvrière chez Christofle 6

Ursula | L'apprentissage de la liberté à Saint-Denis 8

Myriam | Saint-Denis, l'histoire de façades 10

Joseph | La cathédrale de Port-au-Prince, huitième merveille du monde 12

Luisa | La fileuse de rêves 14

Salah | Un long retour 18

Jeannine | Le goût des autres 22

Chantal | Une enfance parisienne 24

Crédit photo 28

Association PÉRISCOPE

L’association PÉRISCOPE est née du désir de plusieurs artistes de s’associer pour créer du lien social à travers l’art. Elle a été créée en 2014 autour de deux axes : soutenir et promouvoir un art innovant et engagé, et former des regards conscients. Basée en Seine-Saint-Denis, l’association se place du côté de l’engagement pour rendre accessible l’art au plus grand nombre. Entre photographie contemporaine, documentaire de création et anthropologie, les œuvres produites au sein de PÉRISCOPE interrogent la ville et ses marges, les humanités qui peuplent notre société moderne.

Association AMuLoP

L’AMuLoP, Association pour un Musée du logement populaire du Grand Paris, réunit un collectif d’enseignant·e·s du secondaire et du supérieur, historien·ne·s et sociologues ainsi que des acteurs et des actrices du monde de la culture et du patrimoine. Alors que le Grand Paris devient une réalité, l’Association pour un Musée du logement populaire (AMuLoP) souhaite contribuer à l’inclusion de l’histoire des quartiers populaires dans le patrimoine de la métropole parisienne en valorisant le passé souvent méconnu de ces quartiers.

Remerciements

Anne-Claire Montfort, directrice de la Résidence Autonomie Basilique
Myriam Chevaucherie, pour son investissement dans le projet
Chloé Fladenmuller, FSGT 93
Juliette Dubin, Elsa Jourdain et Benoît Pouvreau, Département de la Seine-Saint-Denis

Crédit photo

couverture
© JS d'après une photographie de Myriam Chevaucherie

2° de couverture
© JS

p. 4 Vue depuis l'ancien logement de Myriam. © JS

Angèle
p. 6 Tourets de polissage, usine Christofle, années 1960. © Archives Christofle
p. 7 • Angèle avec le délégué syndical, M.Diara, lors d'une grève du personnel devant la porte de l'usine Christofle. © JS
• Magasin destiné aux pièces prêtes à partir à la vente, 2021. © JS
• Mains d'Angèle. © JS

Ursula
p. 8 © JS
p. 9 • Le Hogar espagnol, quartier de la Petite Espagne, La Plaine-Saint-Denis, 1977. © Archives municipales de Saint-Denis
• Inauguration de la rue Cristino-Garcia par l'ancien maire de Saint-Denis Auguste Gillot, 1946. © Raymond Launois – Archives municipales de Saint-Denis, 42 FI 10/10
• Dernier numéro de *Mundo Obrero*. © JS

Myriam
p. 10 • Porte au 5 bis, rue des Moulins-Gémeaux, 2009. © Myriam Chevaucherie
• Myriam © JS
• Vue sur l'hôtel de ville, depuis l'ancien 49, bd Félix-Faure, devenu le 17, bd de la Commune-de-Paris, 1981. © Myriam Chevaucherie
p. 11 • Chantier de la ZAC Basilique, centre-ville en cours de démolition, fin des années 1970. © Archives municipales de Saint-Denis – 3 FI 42/118
• Façade d'immeuble remarquable, 19, place Jean-Jaurès, Saint-Denis. © JS d'après une image de Myriam Chevaucherie

Joseph
p. 12 Fresques intérieures, cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption de Port-au-Prince, Haïti. © Alamy 2AK43E
p. 13 Cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption de Port-au-Prince, Haïti. © AlamyDFBPBM

Luisa
p. 14 Photographies et superpositions extraites du diaporama « Luisa et sa ville » © Luisa de Souza
p. 15 Bidonville du Franc-Moisin à Saint-Denis, celui de l'immigration portugaise, 1968. © Archives municipales de Saint-Denis, 2 Fi 5-84
p. 16-17 Extrait du studio photo avec les résidents de la Résidence Autonomie Basilique. Direction artistique : Luisa de Souza. © JS

Salah
p. 18 D'après les documents originaux de M. Bouaziz. © JS
p. 19 Grève à l'usine Wonder. Extrait du film *Reprise du travail aux usines Wonder* de Jacques Willement et Pierre Bonneau.
p. 20 Vue depuis l'ancien logement de M. Bouaziz (122, rue des Rosiers à Saint-Ouen) : l'usine Wonder a été entièrement rasée. © JS

Jeannine
p. 22 • Immeuble Coignet, 2009. © Archives municipales de Saint-Denis – Wilfried Zounaita
• Immeuble Coignet, réhabilité en 2015. © Myriam Chevaucherie
p. 23 Centre de santé, rue Charles-Michels, fin 1970 © Archives municipales de Saint-Denis - 3FI 42/47
La Belle Jardinière et la Samaritaine, Paris, années 60.

Chantal
p. 24 Portrait de Chantal © JS
29, rue Saint-Jacques Paris 14^e, 2021. © JS
p. 25 Petits bateaux à voile, bassin du jardin du Luxembourg, 2021. © JS
• Tatouage en hommage à ma mère décédée en 2019. © JS

3° de couverture
© JS

4° de couverture
© JS



Qui a laissé un souvenir ?

La Gazette de la Résidence Autonomie Basilique

Réalisation: Jessica Servières et Sébastien Radouan

